

Isabelle Affolter

À propos de *Les formations du psychanalyste*¹

Annie Tardits nous raconte une histoire, l'histoire de la tentative, jamais clôturée, d'inscrire socialement une reconnaissance de ce que serait une formation du psychanalyste. Après la fermeture à l'inconscient qu'a représentée la standardisation des cures et du cursus de formation mis en œuvre à Berlin, la question s'est rouverte sous les effets de l'enseignement de Lacan. À la page 163 de son livre, Annie Tardits écrit : « À la jurisprudence de l'indication est substituée l'offre à une rencontre, par définition contingente, avec la psychanalyse². »

Ce sont les conditions de cette rencontre que Freud va articuler au début de son *Introduction à la psychanalyse* : en se situant d'emblée dans une disparité de place, lui, l'orateur, va tenter de transmettre à des auditeurs ce qui justement n'est pas entendable du fait même de la culture, et n'est pas entendable pour chaque sujet du fait même de la structure. Les deux points fondamentaux qu'il va articuler dans ce texte et qui gardent leur tranchant sont :

1. les processus psychiques sont inconscients, quant aux conscients ils ne sont que des actes isolés, des fractions de la vie psychique totale ;
2. le rôle déterminant de la vie sexuelle — toute l'organisation du savoir vient de là.

Et il va tenter de dire comment vaincre les réticences, sur quoi elles s'appuient, à quoi elles servent et quels sont les points de dégagement nécessaires pour que s'ouvre le champ de la psychanalyse... et en quoi ce champ est scientifique, donc transmissible.

La première audace énoncée : les processus conscients ne sont qu'une fraction de la vie psychique totale qui est inconsciente ; de nos jours il est de mise d'admettre que l'inconscient existe, c'est un lieu commun, ça peut même servir d'excuse : « Pas fait exprès ! » C'est autre chose de dire : l'organisation de la pensée est inconsciente, les processus psychiques sont inconscients, ce qui émerge, la pensée consciente, n'est *que* préjugé (préjugé est le mot utilisé par Freud) qui a oublié ses racines inconscientes, la pensée consciente est ce qu'on sait déjà, sans surprise, on ronronne, on bavarde, on apprend, on se cultive.

La culture n'est faite que de sublimation et du refoulement des pulsions, la culture fait donc de nous des adversaires constants de la psychanalyse ; la

¹ Mise en forme d'une intervention faite le 28 octobre 2002 à Nîmes, dans le cadre de la Librairie de l'EPSF qui accueillait Annie Tardits autour de son livre *Les formations du psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000.

² Annie Tardits, *Les formations du psychanalyste*, op. cit., p. 163.

psychanalyse c'est la prise en compte du refoulement et du retour du refoulé comme même processus.

Freud insiste, vous êtes chez vous et vous n'êtes pas chez vous dans l'inconscient, le savoir est le même pour tous, le savoir c'est les préjugés : « Je vous montrerai que toute votre culture antérieure et toutes les habitudes de votre pensée ont dû faire de vous inévitablement des adversaires de la psychanalyse, et je vous dirai ce que vous devez vaincre en vous-mêmes pour surmonter cette hostilité instinctive³. »

En acceptant de décoder nos préjugés, cela donne une autre consistance au savoir et on a des chances de repérer le refoulement dont il procède, c'est ça qui donne sa consistance au savoir.

Qu'est-ce que le psychanalyste a subjectivé de sa culture ? Quelle part de sa culture a-t-il fait sienne ?

Les préjugés témoignent d'une évolution de la pensée, ils changent pour chacun selon le temps dans lequel il est pris. Ils font penser le monde, mais ils sont fixés comme tels, dogmatisés dans l'oubli des racines inconscientes ; cela vaudrait-il aussi pour le savoir analytique ?

La deuxième audace :

La sexualité comme traumatisante *et* fondatrice du sujet et le fait que tout ce qu'un sujet déploie est déductible de ses hypothèses sexuelles infantiles. Toute sublimation continue à fonctionner selon la poussée sexuelle infantile, ça ne se voit pas mais ça s'entend...

Ce n'est pas qu'il y ait quelques éléments traumatisants dans la vie d'un sujet qu'il y a à pister, ce qui fait trauma *et* fondement subjectif, c'est qu'il n'y ait de sujet *que* sexué.

Là aussi Freud insiste, la culture est faite du refoulement des pulsions sexuelles, quelles que soient les formes que cela prend, selon, là aussi, le temps dans lequel on est.

La sexuation, donc la disparité des places, le fait qu'on soit homme ou femme, avec la perte que cela implique, la dimension de l'adresse et la puissance de la parole : troisième audace de ce texte.

« Le traitement psychanalytique ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin⁴ » rappelle Freud. Échange de paroles, cela pourrait faire croire à la réciprocité : « J'attends que tu aies fini de causer pour pouvoir placer ce que j'ai à dire. » Ça c'est le bavardage quotidien. Ce n'est pas ce que dit Freud, il dit, comme le rappelle Lacan : « Parlez, parlez donc, faites comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez, et la façon dont vous y êtes aspiré, ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui

³ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 6.

⁴ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 7.

se passe⁵ » Cette position a amené Freud à l'au-delà du principe de plaisir et à la question de la répétition, répétition comme signe de l'irruption de la jouissance.

Freud rappelle la disparité des places.

Il y a le maître et l'élève.

L'orateur, l'auditeur.

Le psychanalyste, l'analysant.

Il aurait pu rajouter dans ce texte « L'homme, la femme ».

La non-réciprocité creuse le lieu d'où chacun parle, peut dire « je ». La parole fait qu'il y a des places différentes. Il faut respecter l'arrêt, les trous des énoncés de l'autre qui ne sont pas les mêmes que les miens.

L'adresse amoureuse, par exemple, provoque quelque chose chez l'autre, ça le touche et il peut parler de son lieu, la soutenir ou non, mais ce n'est pas réciproque.

Le maître et l'esclave, chacun occupant une des deux places en fonction du choix de la maîtrise ou du choix de la jouissance. L'esclave met en forme quelque chose de la jouissance dans les termes de la maîtrise du maître, il en fait un savoir.

Un homme ne peut pas dire quelque chose d'intéressant s'il ne prend pas en compte la part autre qui lui échappe et une femme ne peut pas articuler quelque chose qu'elle sent en elle-même si elle n'accepte pas d'en passer par la maîtrise qui est du côté masculin...

L'audace de la psychanalyse est aussi de toucher à l'idée d'unité : « [...] ce qu'il y a de plus intime dans la vie psychique du malade, à tout ce qu'il doit, en tant que personne sociale autonome, cacher aux autres, et, enfin, à tout ce qu'il ne veut pas avouer à lui-même, en tant que personne ayant conscience de son unité⁶. »

La censure à laquelle se confronte le sujet est interne, elle est liée à la structure même du langage et à ses effets d'après-coup, mais le sujet ne veut rien en savoir, ce qu'il ne peut pas dire il pense que ça vient du petit autre... qui n'a pas donné ce qu'il fallait, pas dit que..., etc.

La conscience de l'unité c'est l'entièreté que le sujet a comme image ; donc comme toujours ce n'est pas rien ce que Freud articule dans ces quelques pages : l'illusion nécessaire du UN comme image, le mouvement de pensée comme inconscient, le refoulement du pulsionnel comme nécessaire à la maîtrise du savoir, mais la nécessité de sa prise en compte pour l'ouverture du champ analytique, la dimension de l'adresse pour la subjectivation du savoir... et aussi que personne n'est obligé de se colleter avec ça, sauf peut-être ceux qui sont en place d'écouter ceux qui souffrent, ou les fous, et que pour eux, ne pas s'y colleter laisserait sous-entendre qu'il y aurait deux lieux bien séparés, un lieu

⁵ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 88.

⁶ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 8.

de science objective et d'un autre côté celui des rebouteux, des poètes, des mystiques... curieusement moderne comme question !

Parce qu'il est clair qu'il y a des bénéfices à la négation de l'inconscient. Cela permet de penser que d'un côté il y a la maîtrise avec la négation du pulsionnel, donc du sexuel, que nous serions des êtres transcendants — séparation corps et âme —, et puis d'un autre côté il y aurait un lieu où toute jouissance serait possible. Avec le pulsionnel, on est toujours embêté, pour parler poliment, il est plus économique de traiter la question de la non-satisfaction, le fait qu'elle soit toujours limitée en inscrivant deux lieux étanches, maîtrise d'un côté, jouissance de l'autre. Et du coup, de penser qu'il y en aurait qui auraient un accès direct à cette jouissance.

Le savoir spécifique du psychanalyste ? Que doit-il vaincre ? Quelle modification du système de pensée cela implique-t-il ? Pas confortable cette logique qui dit que tout ce qu'un sujet avance est toujours vrai, que le degré de vérité ne tient pas en termes de vrai ou faux.

Les chapitres 2, 3 et 4 de l'*Introduction à la psychanalyse* sont consacrés aux actes manqués, qui laissent apparaître l'irruption d'une autre chose dans un même lieu, comme le lapsus qui laisse venir un autre savoir en contradiction absolue avec l'énoncé prévu. Les deux énoncés sont vrais dans le même temps. Ce sont des éléments de la division subjective.

L'ouverture de ce champ change la position par rapport au savoir et sur les contenus du savoir ; d'écouter les contenus, on y reste collé, il est plus difficile d'entendre le relief de la structure de tout énoncé. L'un des énoncés de Freud, dans l'introduction, qui peut ainsi se condenser : Il n'y a que l'échange de paroles qui vaille, est repris strictement par Lacan : Il n'y a de fait que de discours.

Oui, d'accord le discours... mais il y a les faits. Il y a le conscient... et un peu d'inconscient. Ça a un effet chez tout un chacun qui tente toujours de restituer deux lieux indépendants.

Faire avec le manque interne à la langue, avec le fait qu'il y a toujours quelque chose qui résiste à la prise dans le symbolique, que le symptôme n'a de sens *que* pour chaque sujet dans sa propre articulation réel, symbolique, imaginaire — qu'il soit en place d'analyste ou d'analysant —, avec le fait enfin que chacun se bricole son existence avec ses inhibitions, symptômes et angoisses.

L'inconscient a besoin d'un dispositif pour être entendu ou plutôt d'un certain nombre de dispositifs..., formation du psychanalyste, éprouver les effets de son dire et que le reste qui lui en revient ne reste pas lettre morte.

Y aurait-il *un* dispositif qui vaudrait ? Le ratage qui a si mauvaise presse dans notre civilisation mais qui est de structure, par quel bout est-ce qu'on le reconnaît ? Parce que entendre un sujet, c'est entendre tous ses énoncés en tant que préjugés par rapport à un type de savoir, prendre en compte les effets d'après-coup obligatoire du mouvement de parole.

L'obligation pour chacun, énoncée par Lacan, de réinventer la psychanalyse, alors qu'il n'a quasiment jamais lâché, comme Freud avant lui, la constitution d'un corpus de savoir scientifique, c'est-à-dire vérifiable et transmissible, n'est-ce pas pour chacun d'entre nous, de ne pas lâcher la vérité de notre question qui pourtant nous échappe ?

Je terminerai provisoirement par une citation prise dans *L'envers de la psychanalyse* : « C'est avec le savoir en tant que moyen de la jouissance que se produit le travail qui a un sens, un sens obscur. Ce sens obscur est celui de la vérité⁷. »

⁷ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 57.